

Quelle est l'écriture
que je recherche dans ce livre ouvert
qui est devenu pour moi le livre, le texte,
Tézéro/Thésée
héros du labyrinthe?

Quelle est l'écriture que je recherche dans ce livre ouvert qui est devenu pour moi le livre, le texte, héros du labyrinthe?

Quelle est l'écriture que je recherche dans ce livre ouvert qui est devenu pour moi le livre, le texte, héros du labyrinthe?

J'essaie de construire :

1) une œuvre qui soit homologue à la vie c'est-à-dire sans commencement ni fin – sans ce semblant de commencement et ce semblant de fin que se donnent toute œuvre littéraire

2) une œuvre qui ne soit pas linéaire c'est-à-dire qui puisse se prendre par tous les bouts

*s'il faut lutter par tous les bouts
ami, faisons les quatre cents coups
comme la vie et en y acceptant*

les enfants

les amours

les soucis

le travail

en travaillant avec les obstacles à l'œuvre au lieu de travailler
contre ce qui combat l'œuvre doit me servir pour faire l'œuvre

3) une œuvre qui accepte de ne pas choisir, c'est-à-dire d'être tout à la fois : tout peut entrer dans Tézéro et tout se nourrit de Tézéro.

(j'ai commencé par donner du temps à Tézéro pour m'apercevoir ensuite que Tézéro était toujours là et qu'il n'avait donc pas besoin de temps propre parce qu'il se nourrissait de tous les temps)

4) une œuvre qui accepte de s'écrire en symbiose avec le vécu, sans manifester cette clôture sur l'œuvre, c'est-à-dire un temps de l'écriture séparé du temps de la vie

Tézéro s'écrit donc peu à peu et avec tout, en même temps que tout le reste

(Bien que Tézéro aie commencé par une rupture temporelle, il introduit ensuite un temps particulier à l'intérieur de tout temps, il n'y a plus de temps zéro mais une qualité zéro du temps en tout temps. Ceci idéalement bien sûr)

5) une œuvre qui soit des anti-mémoires, au sens où les mémoires supposent un retour « définitif » sur le passé, ou si l'on veut garder le mot mémoire, des mémoires vivantes, c'est-à-dire des textes essentiellement écrits aujourd'hui, marqués du sceau d'aujourd'hui, c'est-à-dire du temps présent, instantané

des textes à la fois datés et fondamentalement neufs, à lire dans un « éternel » présent... avec la force du subjectif ou du subjectile.

6) Il y a quelque chose du journal dans Tézéro – le journal étant justement cette œuvre qui se nourrit de tout et est le moins soumise à la clôture de l'écriture – mais un journal organisé en chroniques avec des textes qui se construisent peu à peu sans exclure les échappées belles et les surprises...

7) Une œuvre à la fois ordonnée et désordonnée, organisée en séries ouvertes à la fois sur elles-mêmes (chaque série est inachevée) et dans leur rapport aux autres: le nombre de séries est indéfini même s'il n'est pas infini. Aujourd'hui, je cite de mémoire, Tézéro comprend une douzaine de série pour environ six cent pages de texte (dans un format à l'italienne).

8) Une œuvre à la fois textuelle et transtextuelle, un texte écrit mais débordé de tous côtés par d'autres formes ou modes d'expression
 le dessin et la peinture
 la parole et le théâtre
 la danse et la musique
 le cinéma et la bande dessinée

9) une œuvre qui se présente sous la forme d'un livre-boîte

une sorte de translivre
 qui comprend à la fois
 des films
 des photographies et des dessins
 des enregistrements de parole ou de musique
 des jeux de cartes
 des bandes dessinées
 des espaces virtuels (sous forme d'adresse internet qui permettent de se connecter à des supports virtuels)
 (...)

Il n'a plus besoin d'être un car il se fond dans cette multiplicité qu'est devenu le monde le zéro ou l'infini. Le un n'étant que le chiffre imaginaire du multiple c'est ou ça n'est pas, si c'est, alors c'est un être qui est d'emblée infini sans graduation
 sans mesure
 sans commune mesure
 démesuré mais organisé
 organisé mais non hiérarchisé
 anarchique

Peut-être que, depuis Barthes, nous avons vécu une mutation – annoncée cependant dans certains livres comme le mille plateaux de Deleuze et Guétary et surtout Rhyzome qui doit son impulsion de départ à Fernand Deligny, l'homme de la critique du pouvoir et du vouloir...

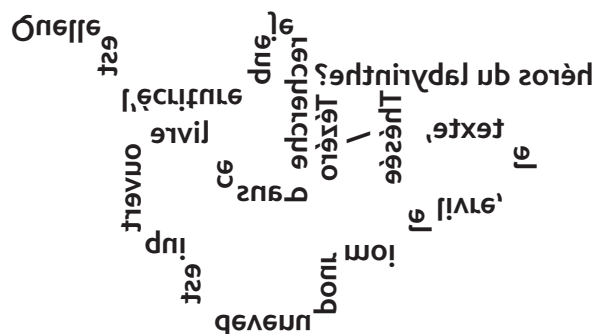
Cette mutation consiste à ne plus penser en termes duels un ou multiple, livre structuré ou album, organisé ou désorganisé, dans le monde ou hors du monde... mais à accepter que l'on puisse être partout et nulle part: ne plus appartenir à une école et aller vers l'écriture ou l'œuvre collective où l'artiste n'aura plus besoin de signer. Faudra-t-il encore appeler cela une œuvre?

Cette mutation a un support auquel certains résistent et d'autres pas
 qui est le meilleur et le pire des supports

le supports de toutes les dérives :

situationistes et pornographiques
 fascistes et altermondialistes

c'est le ryzhome matérialisé, le réseau des réseaux, la toile, internet, la grande araignée de l'apocalypse.



Mon voyage dans la vie passe par les Mayas, c'est ce que me disait en substance Formosa « à la haute époque » et il avait raison même si sa parole était d'abord mythique.

L'appel de l'oiseau serpent, une nuit de juillet 1973, a tracé pour moi un premier chemin. Et j'ai suivi ce chemin à travers une multiplicité de routes qui constituent toutes ensemble un jardin – ce jardin aux sentiers qui bifurquent sur lequel j'écrirai un peu plus tard :

« el humedo sendero zigzagueaba como los de mi infancia... ».

Comme je l'ai expliqué ensuite : bon nombre de faits réels n'ont jamais trouvé d'explication et il se pourrait qu'un grand nombre de phénomènes inexplicables ne puissent trouver d'explication que dans la construction d'une théorie fictive, proposée provisoirement en guise d'explication.

Ainsi Borges choisit la voie du conte et moi celle de l'analyse. Aujourd'hui que je reviens sur mes pas et parcours à nouveau les sentiers où jadis je bifurquais, il se pourrait que je change de style et que je me rapproche de Borges par une autre voie, en empruntant mon propre labyrinthe.

Ce jardin aux sentiers qui bifurquent c'est ma vie et le premier chemin que j'empruntai fut celui du cordon ombilical de ma naissance . ce cordon se multiplia en un grand nombre de routes qui constituaient à la fois ma vie et celle de tous les gens que je croisais et que j'aimais. Ceux qui m'aimaient et ceux qui me rejetaient et qui, en me rejetant m'aidaient à tracer mes propres routes. C'était aussi mes ancêtres qui continuaient de parler en moi et dont inventer / restituer les vies comme l'a fait Herman Hesse dans son roman « le jeu des perles de verre ».

Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles
Vies parallèles

Nos vies s'inscrivent dans la chaîne infinie des vies avant nous, dont nous sommes le devenir... Que ce soit à travers la croyance en une permanence d'une entité que l'on appelle âme, esprit... dans des corps chaque fois différents, ou à travers la reprise multiple des espoirs, corps et âme, de ceux qui nous ont précédé, ou encore à travers le ythe scientifique de la génétique...

(...)

Cette question du double, nos écrivains l'ont hérité de l'invention même de l'écriture qui est un "truc" inventé par les chamnes, ces manipulateurs de la pratique du double, pour pousser encore plus loin leurs aventures au confins de l'intermonde: histoires d'un autre monde, voilà pourquoi fut inventé la première écriture, et aujourd'hui nous en sommes encore là...

(...)

Entre les vies parallèles de Boris Vian et les vies imaginaires de Marcel Schwrob, j'ai écrit "le poète tue ses doubles", ma vie mythique d'Antonin Artaud

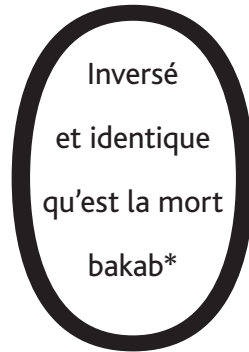
Je pourrais commencer par quelques rêves identificatoires :

- S-L : Elsa (plutôt que Louis, bien qu'à travers elle, c'est aussi à l(o)ui(s) que je pense, moi, le petit-fils d'Aragon)
- Guillaume, l'apollon lunaire.
- Blaise, dans les cendres de l'art)
- José Luis Borges, l'expert des labyrinthes et des jardins qui bifurquent
- Boris Vian ou l'amour mythique (écrit avec Pascale)
- Rablais et Nietzsche (Nietzsche étant ici le double de Rabelias).
- Eisenstein, ou le son dans le muet
- Brassens, double de François Villon, lui même double de Marcel Schwrob)
- San Antonio ou Rabelais ressuscité: citer c'est ressusciter.
- Simone Weil , double de Georges Bataille
- Walter Benjamin, l'ange marxien de la classe ouvrière, ce qui me permet ici d'introduire le grand Karl)

Retour en enfance



L'infini de la vie humaine en appréhendant ses enfances (c'est-à-dire en se rapprochant/rappelant du zéro de sa naissance) peut ainsi se comprendre et appréhender cet autre zéro



1 avant ma naissance

Le jour où ma mère perdit la foi

Ma mère avait douze ans et se trouvait dans la sinagogue. Les hommes étaient d'un côté et les femmes de l'autre, et les femmes n'avaient pas accès aux lieux sacrés comme les hommes.

« Je me suis dit, un dieu juste ne pourrait pas permettre une telle injustice, et j'ai cessé de croire. »

Ma mère fit la grève de la faim pour rejoindre l'homme qu'elle aimait

Ma mère était devenue amoureuse de mon père et ils se voyaient en secret mais mon grand-père avait formé le projet de marier ses deux filles à deux frères, qu'il pensait riches, sans bien sûr demander leur avis. Le plus jeune était Charles, qui allait épouser Elda et devenir mon oncle, et le deuxième Henri qui était destiné à ma mère. Lorsque mon grand-père annonça sa décision à ses filles, l'aînée Elda accepta, mais ma mère, qui avait toujours été indépendante, refusa. Mon grand-père se fâcha, exigea, voulut imposer mais ma mère décida alors de faire la grève de la faim. Elle tint une semaine et mon grand-père – on ne dit rien de ma grand-mère mais elle doit avoir suivi le mouvement et appuyé Papy, son merveilleux Papy – finit par céder et l'envoyer au diable, c'est-à-dire à Paris : il la chassa de chez lui et, avec mon père, ils arrivèrent à Paris où commencèrent de nouvelles aventures.

Mon grand-père avait l'habitude de laisser sortir ses trois filles sur le pas de la porte,

dans la rue pour à la fois regarder passer les beaux messieurs (les cons dirait Brassens) et se faire admirer. C'était son plaisir pervers, voilà pourquoi : certain de ces messieurs, voyant trois jolies jeunes filles seules devant la maison, s'arrêtaient, touchaient leur chapeau et ouvraient la bouche pour un compliment. C'était le moment pour mon grand-père d'intervenir : d'un ton mordant d'ironie, il s'adressait au dragueur : que cherche-tu jeune homme ? Elles te plaisent mes filles ? La plupart du temps le jeune homme bafouillait une réponse et battait en retraite, piteusement.

*Bakab est le nom maya du zéro mais il est aussi le fils aîné d'os fertile, la mère cosmique.

Richard, ça va ?

Lundi, j'ai commencé le capital de Karl Marx, date historique. D'ailleurs, à tous les niveaux, cette semaine est historique. J'ai une discussion dans la nuit de mercredi à jeudi avec Richard Deshayes, le mec qui s'est fait éclater la tête par les flics et qui en est resté borgne) qui a duré sept heures et demi, de minuit et demi jusqu'à huit heures du matin. Nous avons été plus loin dans la percée historique que je n'ai jamais été et il faut à tout prix que je ne laisse pas perdre l'extraordinaire matière de vie que nous avons laissé couler hier.

Il y avait aussi un troisième terme, Anne-Marie, nana sympa bien qu'un peu fermée (elle est d'ailleurs MLF) et visiblement amoureuse de Richard et pas de moi. Son discours son discours féminin introduisait l'huile nécessaire à lubrifier nos discours ...

Les gens, il ne conviendrait de les connaître que disponibles, à certaines heures pâles de la nuit

De cette conversation, je noterai 63 propositions, que je commenterai... Voici la première

1 Chacun doit s'efforcer de fouiller sa blessure

La femme porte en elle une blessure physique qui saigne périodiquement, une sage blessure, elle est donc destinée à assumer la première – par principe – cette position espiémythologique.

L'homme est celui qui est destiné à fouiller cette blessure – physiquement et spirituellement pour y trouver une sagesse inconnue. Cette blessure est par essence philosophique et tout philosophe doit ainsi apprendre à filer Sophie. C'est par cette blessure qu'un beau jour il sortit de la nuit pour y trouver le temps et fouiller cette blessure c'est y goûter la sagesse de ses origines.

Le terme blessure doit aussi être entendu spirituellement mais dans une réflexion unifiée : cusacrée, essentiellement : le sexe féminin est la blessure divine, c'est une blessure corporelle qui doit être fouillée spirituellement et on voit bien ici comment le corps féminisé du christ a pu provoquer chez ses adoratrices une propension à la fois à saigner avec lui et à arrêter le flot continu qui coulait de leur blessure : de cette rencontre est née une vraie image, Véronique dont il nous faut aujourd'hui dénoncer la prétention à l'unicité et lui rendre son caractère simple : juste une image.

(...)

Richard, avec son œil blessé, a reçu le « cadeau » d'une blessure « offerte » par un événement politique qui l'a, en quelque sorte, féminisé.

Il s'agit donc de se féminiser pour pouvoir fouiller sa blessure : la mère pêcheuse et pécheresse... le mythe du roi pêcheur et de la question qui fera se tarir le flux de sang... le mythe du christ est ici repris par l'histoire du Graal et de la quête aventureuse, quête philosophique s'il en est des chevaliers de la table ronde, mais qui ne peut plus être reconnue comme telle aujourd'hui car nous n'avons plus les connaissances. Guenièvre, la dive oie, est aussi l'objet de la quête parce que c'est elle qui présentifie, comme femme éternelle, le Graal où coule le sang de la sage blessure christique... Cette blessure, lorsqu'elle saigne, puis lorsque l'homme, en y pénétrant la fait saigner une seconde fois, marque le début du temps : origine du temps qui ne peut venir que de l'excitation d'un clitoris cosmique d'une « image » féminine originelle :

Guenièvre : C'est que je suis femme Laure , et qu'en devenant femme, on franchit un passage de temps qui ne saurait jamais revenir...

Laure : Montrez-moi vite le fossé que je saute vite, Madame¹.

C'est la femme qui saute quand l'homme croit la sauter, c'est la femme qui enfante le temps, quand l'homme croit l'inaugurer...

La circoncision, la sage blessure virile, commune à plusieurs religions, permet de donner à l'homme une blessure pour qu'il puisse la fouiller, l'excision inflige à la femme une seconde blessure et condamne l'homme à l'ignorance.

¹ Boris Vian, *Le chevalier de neige*, 60-61, cité dans Pascale Barthélemy et Michel Boccara, *Lancelot ou l'amour mythique : Etude du Chevalier de neige, œuvre méconnue de Boris Vian*, 1990 : 112.

- 1 Es el amor
- 2 L'orgasme
- 3 La sexualité au cœur du social
- 4 les évangiles de l'amour
- 5 de la multiplicité des partenaires
- 6 La révolution sexuelle
- 7 MLB [Le complexe maternel] I : Cendrars, de la jouissance multiple à sa transcendance
MLF 1 : Alexandra Kolontaï, amour et capitalisme
- 8 De la liberté en amour
- 9 Retour en enfances
- 10 MLB II : Fourier, l'attraction passionnée
MLF II : Kate Millet, la politique du mâle
- 11 Faire l'amour ou jouer
- 12 masculin-féminin/homme-femme
- 13 MLB III : Ix Bak, images de la mère cosmique des Mayas
- 14 La mère et le savoir mythique
- 15 Le féminin pluriel et la triade
- 16 MLB IV: Eisenstein, le torrent et sa régulation
MNF : Monique Wittig : La pensée straight
- 17 Retour dialectique sur l'invention du genre
- 18 Vers l'humanité transexuelle

Songestrace

Le geste est la forme d'expression la plus fondamentale, celle qui s'inscrit et ne peut s'inscrire qu'au présent. Il ne laisse pas de trace, ne s'entend pas et doit obligatoirement être fait à nouveau (refait) si on veut le rappeler.

L'art qui porte le plus cette dimension est la danse. De ce point de vue – mythologique et historique – on voit bien la différence de nature qu'il y a entre la danse et le théâtre.

Le geste laisse une trace dans la matière en façonnant un objet, en le taillant, en le polissant, en l'écorçant, en le modelant, en le meulant, en le peignant, en le gravant, en le dessinant, en l'écrivant... Mais cette trace ne représente pas le geste, elle est le lien que le geste établit avec le futur car le geste ne peut exister en dehors du présent.

Ce geste qui façonne le corps en porte la mémoire et ce corps peut vouloir le réactiver sans support, sans trace. Au lieu d'accompagner la fabrication d'un objet il est alors énergie libre et c'est la danse qui jaillit du mouvement.

Souvent un être invisible – projeté de notre monde interne – anime ce geste. On peut décrire les choses ainsi : l'homme appelle par un geste – ou un ensemble de gestes accompagnés de sons – de chants, de musique, de paroles – l'esprit ou l'ancêtre qui va s'incarner dans l'objet, entrer dans l'objet, se métamorphoser dans l'objet. Puis, quand l'ancêtre est là, on construit la forme où il va se couler, par un geste on modèle un dehors, une enveloppe pour lui servir de corps.

Le son est aussi le produit d'un geste, lorsque l'homme fait vibrer ses cordes vocales et modèle par les lèvres, la langue, le palais, la glotte ce souffle d'air pour ciseler des paroles ou des chants. Ciselure de l'air avec cet ensemble d'outils qu'est la bouche : voilà la parole.

Sculpture plus fondamentale d'une colonne d'air tordue par l'énergie ventrale, pectorale et cérébrale – voix de gorge, de poitrine et de ventre – : voilà le chant.

Produire du son avec un objet – aujourd'hui on dit « faire de la musique », « jouer de la musique » avec un instrument – introduit un élément supplémentaire: entre l'élément – l'air – et le corps, il y a un intermédiaire, l'objet façonné par le geste. L'instrument est un capteur élémentaire, de terre, de bois, de peau – tendue sur un support – de métal, de pierre... Les grottes préhistoriques étaient aussi des lieux de résonance et les os – des ancêtres animaux ou humains – captaient le vent, souffle cosmique de la matière. Un morceau de bois est aussi un morceau du corps de l'ancêtre et en jouer, c'est appeler l'ancêtre avec son propre corps, établir un corps à corps avec l'ancêtre, jouer du didjeridou sur la colonne vertébrale de sa mère, de son père...

S'il y a une question qui n'a cessé de se poser pour moi, c'est bien celle de la sexualité et de l'amour. Sexualité et amour sont pour moi aussi indissociables que permanence et changement. Mais, à part l'intitulé de la question, et encore, je peux dire qu'à ce sujet presque tout en moi a changé...

Quand j'étais adolescent, j'étais très timide et quand je rencontrais une femme que je désirais et que j'aimais, je me mettais à trembler et faisais tout pour la fuir.

Les premières femmes que j'ai aimées ont dû me conquérir comme un homme conquiert une femme qui dit non alors que tout son corps pense oui.

J'ai joué ainsi, sans le savoir, un rôle essentiellement féminin. Peut-être parce que Michel(e) est un nom androgyne qui renvoie à l'incarnation féminine de l'archange :

Il est écrit dans l'évangile par les Hébreux que lorsque Christ décida de descendre sur la terre vers les humains, le Père bon appela une grande puissance céleste appelée Michel et lui confia le Christ. Elle descendit dans le monde (et) s'appela Marie. Il demeura dans son sein pendant sept mois, ensuite elle l'enfanta¹.

1
Homélie
transmise
en copte sous
la signature de
Cyrille de Jérusalem,
datant vraisemblablement de la fin du 4^e
siècle (Enrico Norelli, *Marie des apocryphes. Enquête sur la mère de Jésus dans le christianisme antique*, Genève, Labor et Fides, 2009).

Le sens du sens

Le jeu de mots est, en termes linguistiques, ce qui me paraît le plus proche de la perception olfactive : par sa fulgurance et par la difficulté que nous avons à en explorer tous les sens.

Pourquoi, en français, alors que l'odeur est considérée comme le propre de l'animalité (on oublie le végétal, encore plus refoulé) se trouve-t-elle aussi liée, « *dans la langue, de la manière la plus générale, à la compréhension intellectuelle* » (Aufray et Rey-Hulman, 1999) et, plus largement encore, à ce qui fonde l'existence, le sens de la vie ? Le sens du sens, n'est-ce pas toute l'histoire récente de la connaissance (co-nez-sens) qui pointe ici le bout de son nez ?

Un refoulement en question

Énonçons bravement notre hypothèse principale :

L'histoire récente de la connaissance peut se lire comme un refoulement de l'olfaction au profit de la vision et de l'audition. Ce refoulement n'a pas atteint complètement la langue, en témoigne l'équivalence sentir / sens.

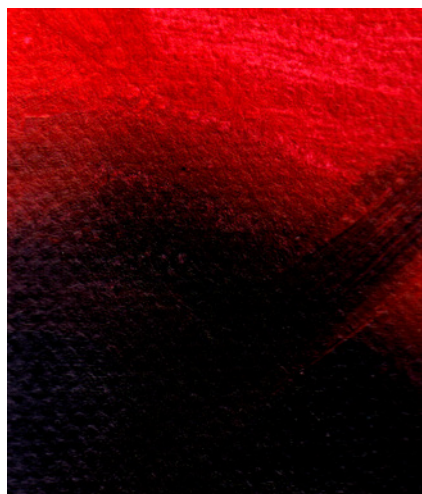
L'invisible et l'inouï se perçoivent essentiellement par le nez : avoir du nez, c'est avoir, comme Alcofribas Nazier (pseudonyme et anagramme de François Rabelais) et Cyrano de Bergerac, divin entendement... ce que, en langue contemporaine, je nommerai « savoir mythique ». Croyez-en Plutarque qui recopia à ce sujet les mythes des Pythagoriciens, lesquels n'ont fait que reprendre l'acte fondateur de Prométhée : « *Aux hommes les viandes et aux dieux les odeurs...* » (Detienne, 1972, 1979.)

C'est un tour de passe-passe méritoire (!) que d'avoir fait passer ce refoulement pour quelque chose de constitutif de la nature humaine et de l'avoir ancré, qui plus est, dans la culture psychanalytique, alors même que l'équivalence nez-sexe aurait dû mettre la puce à l'oreille aux spécialistes de l'écoute flottante, même s'ils avaient le nez bouché... Ce rapport avec le sexuel, au fondement de la psychanalyse, aurait pu, si Sigmund Freud avait eu du nez, valoriser davantage l'odorat. Si la sexualité est au fondement du social, en bonne logique freudo-fliessienne, les odeurs devraient aussi y être.

Variations sur la couleur

(L'éternel retour de la bande dessinée, 2)

Page 1 Noir



au commencement était la couleur dans la nuit

commencer avec une page noire
toute noire

mais ce début de forme
de couleur
de sens

est encore informe, sombre, insensé

page 2 et 3 Noir et rouge ici la page se divise en quatre

Le noir enfante le rouge

Rouge est d'ailleurs le nom de la couleur, de la première couleur et du premier homme

Page 4 et 5 variations en rouge orange Puis en cases

Le rouge enfante l'orange

L'orange toutes les couleurs de l'arc-en-ciel
L'orange est la couleur de la création, c'est-à-dire du trois
(de 1 rouge on passe à 3 orange, le deux est sauté)

Le trois engendre la multiplicité

Un donne deux

Deux donne trois

Trois des millions

Comme l'orange la multiplicité des couleurs



la couleur est la métaphore du son et (re)crée l'objet qui a d'abord été crée par le son
le son crée l'objet qui apparaît d'abord comme une tâche de couleur

Dieu dit que la lumière soit
et la lumière fut